JEAN GIRAUDOUX

LETTRES À LILITA

ÉDITION ÉTABLIE, PRÉSENTÉE ET ANNOTÉE PAR MAURICETTE BERNE



GALLIMARD

Extrait de la publication





yur^s

de en arbleir pre l'ama corrage fambers
de en plane. It pensar pent être un
par a' erre les Vandus; la premiere
année. Cla re m'emperhere pout
de terane: en excellent celitataire.

K

how inervalleus de Voreza et de Supe'. It finians par être aine. Il la cente che mos. Ang em repris este fac a man, for j'arai orupuda an porte. nonte!

e.

Non n'ay peut the ps un mêtre. Injonte dip. Tant ps: for ones

, j

Ru.

. ml an n

acine

LA VÉRITABLE HISTOIRE DE SIMON LE PATHÉTIQUE

« Peut-être cet écrivain si discret et qui s'efface devant ses fictions nous parlera-t-il un jour de lui? »

> J.-P. Sartre (La N.R.F., 1er mars 1940)

Un soir de juillet 1909 ¹, Jean Giraudoux rentre chez lui, 16, rue de Condé, après avoir dîné avec son ami Pierre Abreu. Il s'installe à son bureau et rédige une page de la nouvelle qu'il est en train de composer. Il écrit dans la fièvre: Pierre lui a enfin présenté sa sœur aînée dont il ne connaissait jusque-là qu'une photographie ². Giraudoux, dans son trouble, transforme le nom de son héroïne « Nenetza » en « Lilita », diminutif de Rosalia. Rosalia Abreu est plus réservée. Cette belle Cubaine est habituée aux hommages des jeunes écrivains qu'elle rencontre à Paris où elle vit depuis qu'elle a quitté La Havane, en 1908. Sa famille, de souche espagnole, était installée à Cuba dès le xviit siècle ³. Les Abreu, militaires à l'origine, étaient devenus propriétaires, mais, tout en exploitant leurs plantations, ne négligeaient pas pour autant les œuvres de bienfaisance.

Le grand-père maternel de Lilita, Pedro Nolasco González Abreu y

- 1. Voir lettre nº 65.
- 2. Voir lettre nº 23.
- 3. Saint-John Perse, Lettres à l'Étrangère, textes réunis et présentés par Mauricette Berne, Gallimard, 1987, pp. 14-18.

Jimenes (1808-1873), partageait ces qualités de cœur avec sa femme et ses trois filles. Lorsqu'il meurt, en 1878, sa veuve Rosa, malade, vient consulter à Paris le disciple, le collaborateur et l'ami de Louis Pasteur, le célèbre professeur Joseph Grancher 1. Elle est accompagnée de l'aînée de ses filles Rosa Contreras, jeune veuve, et de la dernière, Rosalia. Joseph Grancher s'éprend de Rosa Contreras qu'il épouse en 1879 et s'attache beaucoup à sa belle-famille. Il reçoit avec elle à Paris, rue Beaujon, les jeunes médecins cubains en mal du pays et dans la villa Rosaenia qu'il fait construire à Cambo-les-Bains, station qu'il lance dans les Basses-Pyrénées. Edmond Rostand, un de ses plus célèbres malades, s'y installe aussi, car il est devenu un de ses intimes. Tous deux accueilleront à Cambo Sarah Bernhardt.

Rosalia, sa jeune belle-sœur, rencontre auprès du docteur Grancher un médecin cubain, Domingo Sánchez Toledo, qu'elle épouse en 1883, dont elle aura cinq enfants, et qu'elle quittera en 1898, retournant avec sa famille à La Havane. Les rapports entre la mère et ses trois enfants – l'aîné René est mort en bas âge et Renée, cadette de Lilita, en 1903 - sont difficiles; avec Lilita surtout elle s'entend mal. Ces deux fortes personnalités, trop semblables, ne supportent pas de vivre ensemble et Lilita n'accepte pas de cohabiter avec les animaux dont le palais de la Quinta est rempli². Sa mère a, en effet, la passion des singes et deviendra une spécialiste reconnue en Amérique du Nord 3. C'est pourquoi Lilita choisit de s'installer définitivement auprès de sa tante Rosa, « Tita » pour les intimes, veuve depuis 1907. Elle a toujours beaucoup aimé son oncle et sa tante qui la considéraient un peu comme l'enfant qu'ils n'avaient pas eu.

En compagnie de Mme Grancher, Lilita se rend souvent à Cambo-les-Bains où elle a fait la connaissance des Damestoy. Mme Damestoy reçoit en pension des jeunes filles venues dans la station soigner leur santé fragile.

^{1.} Jacques Roussillat, La Vie et l'œuvre de Jacques Joseph Grancher, Guéret, 1964 (Faculté de Médecine de Paris, thèse pour le doctorat de médecine).

^{2.} En 1923, au cours d'un voyage à La Havane, elle supportera encore mal « le constant hurlement des singes, des perroquets, des domestiques qui s'appellent entre eux [qui] me met les nerfs en pelote » (Carnet, 10 février 1923).

3. Elle inspire à Jean Giraudoux « la Señora Subercaseaux de Bahia, qui voyage avec ses singes » (Suzanne et le Pacifique, Émile-Paul, 1921, p. 56).

Yvonne Redelsperger, une de ces pensionnaires, et Marie, dite Marichu 1, la fille de la maison deviendront deux des plus fidèles amies de Lilita. Auprès d'Yvonne, qui dès 1911 a fait la connaissance de Gaston Gallimard, elle rencontre les futurs collaborateurs de ce dernier. Paul Morand ne parle-t-il pas dans ses Souvenirs, de cette « belle jeune fille étrangère dont tout le clan naissant de la N.R.F. était épris 2 »? Giraudoux fait partie de ce « clan ». Son nom commence à être connu dans le monde des Lettres. Cette année 1909 a vu la publication de Provinciales 3, saluée par des aînés illustres comme André Gide 4 ou Paul Claudel 5, qui n'oubliera pas ce jeune talent et encouragera plus tard sa carrière de diplomate en le recommandant à son ami Philippe Berthelot, l'homme du Quai d'Orsay 6.

« De l'École Normale Supérieure, rappellera Paul Claudel, notre ami s'était bizarrement faufilé par la porte de ce que l'on appelle le Petit Concours aux Affaires étrangères. Philippe, avec sa tranquille autorité, vint l'y chercher et lui ouvrit sa carrière, sa carrière d'écrivain, peut-on dire, en même temps que sa carrière de diplomate, toutes deux moins parallèles que confondues 7. » En 1909, l'ancien élève de l'École Normale Supérieure n'est pas encore fixé sur son destin, bien que la voie tracée pour lui soit celle du professorat.

Après avoir en 1904 obtenu la licence ès Lettres, il s'est orienté vers l'agrégation d'allemand, sous la direction de Charles Andler. Il est alors

2. Paul Morand, Souvenirs de notre jeunesse, Genève, La Palatine, 1948, p. 43.

3. Grasset, 1909.

4. « Rien de plus moderne que son livre, de plus jeune, ni de plus lent. J'aime à m'abandonner à lui sans trop savoir où il me mène et qu'importe. Jean Giraudoux sait écrire. » (La N.R.F., 1er juin 1909.)

5. « C'est étonnant d'esprit, de poésie et de sentiment, vu avec cet œil d'enfant qui donne la personnalité à tout ce qu'il regarde. » (Paul Claudel, lettre à Jean Giraudoux, 29 mai

1909. B.N., Département des Manuscrits.)

^{1.} Lilita avec sa générosité naturelle saura toujours aider Marichu dans les moments difficiles. Elle l'accueillit, comme elle le fit pour les Edmond Jaloux, dans un immeuble qu'elle possédait rue du Bac. Nous remercions M. François Chapon, conservateur en chef de la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, pour ces renseignements qu'il nous a communiqués.

^{6.} Sur cette question, voir la mise au point de Brett Dawson, «Jean Giraudoux et Philippe Berthelot » dans Giraudoux et la diplomatie, Grasset, 1984 («Cahiers J. Giraudoux », nº 13). 7. Paul Claudel dans « Jean Giraudoux », Cahiers Comædia - Charpentier, 1944.

parti, en 1905, avec une bourse d'études pour Munich 1 où il fréquente les milieux artistiques grâce à une carte de correspondant du Figaro que lui a procurée le cousin de sa mère, Auguste Sabourdy, directeur de la pastillerie de la Compagnie des Eaux fermières de Vichy. Il y a pour élève le fils du prince Ernst de Saxe-Meiningen 2, fils cadet du fondateur du célèbre Théâtre des Meiningen, et le jeune Paul Morand 3 dont le père est Commissaire pour la France de la IX^e Exposition internationale d'Art. C'est alors le temps des découvertes de l'Europe évoqué dans les lettres à ses parents 4 et transposé dans Simon le Pathétique : « Vinrent les pays des navires, le Danemark, la Suède. Sur une mer indigo, coupée de courants bleu clair, mourait un continent crayeux et calme, à peine écumant 5. » Sa passion des voyages et un stage pédagogique difficile au lycée Janson de Sailly en 1907 6 l'amènent à mettre en doute sa vocation universitaire: « Mes professeurs croyaient tout convenu que je devinsse professeur [...] Professeur, tant qu'ils voudraient, dès que j'aurais atteint soixante-cinq ans, mais je voulais aller d'abord là où me seraient utiles leur latin, leur histoire, - voyager 7. »

Il échoue à l'agrégation en juillet 1907 et part en septembre pour les États-Unis. « Mes professeurs obtinrent pour moi une mission à l'étranger et arrangèrent, d'eux-mêmes, le voyage que l'on offre au fiancé

1. « Je séjournai six mois en Allemagne » (Simon le Pathétique, dans Jean Giraudoux, Œuvres romanesques complètes, tome I, p. 296. Gallimard, à paraître dans la « Bibliothèque de la Pléiade »).

2. « Il est vrai que je fais l'éducation d'un prince qui est comte, n'ayant que douze ans. Il est faux, comme le prétendent certaines langues, que ce soit un Cobourg. Son éducation ne dure d'ailleurs que trois quarts d'heure par semaine. » (Lettre inédite à Paul Dupuy, secrétaire de l'E.N.S. [Munich, 1906]. Archives nationales, 61 AJ 114.)

3. «L'ambassadeur m'a également recommandé le jeune Morand [...] C'est un gamin de 17 ans, très gentil. » (Lettre à ses parents, Munich, 26 juillet 1905. B.N., Département des Manuscrits; et J. Giraudoux, Lettres présentées et annotées par Jacques Body. Klincksieck, 1975, p. 31.)

4. « Peu de villes m'ont plu autant que Copenhague et que Hambourg. C'est sur la mer que j'ai passé ces quinze jours et sur une mer magnifique. » (Lettre à ses parents, 23 [août] 1906. B.N., Département des Manuscrits; et Ibid., p. 65.)

5. Simon le Pathétique, op. cit., p. 297.
6. «L'audition des classes d'allemand rendrait fou quelqu'un de plus solide que moi. J'aime mieux travailler encore deux ans et éviter à tout prix d'entrer dans un lycée. Mon idée des consulats est très bonne, et j'y pense de plus en plus sérieusement. » Lettre à ses parents, Paris, avril 1907, B.N., Département des Manuscrits; et Ibid., p. 85.

7. Simon le Pathétique, op. cit., p. 293.

dont le mariage est rompu 1. » Grâce à James H. Hyde 2, il est lecteur de français à l'Université de Harvard. C'est là qu'il songera de nouveau, et sérieusement, à entrer dans la carrière diplomatique, se présentant même au consul de France pour savoir comment devenir commis de chancellerie 3. Le poste de lecteur ne le réconcilie pas avec l'enseignement. « Mes fonctions ici se réduisent à néant. Je n'ai qu'à corriger tous les quinze jours une dizaine de copies. Le cercle français est dans le marasme et n'a d'autre occupation que d'organiser des représentations dramatiques. Un vieux cabotin français échoué à Boston s'occupe des lectures et des répétitions 4. » De ce cercle français il côtoie les riches étudiants. Parmi eux Pierre Abreu dont il fait plus ample connaissance pendant l'année 19085, recommandé par son oncle Sabourdy, car Pierre est, nous l'avons vu, le neveu du célèbre professeur Joseph Grancher. Pierre adopte Giraudoux qui devient un familier de la rue Beaujon à son retour en France.

En mars 1910, lorsque débute la correspondance de Lilita avec Jean Giraudoux, ce dernier, qui a été recalé l'année précédente au grand concours des Ambassades, travaille avec ardeur le petit concours des Chancelleries où il est reçu trois mois plus tard, le 14 juin. Son avenir n'est plus incertain comme il l'était à l'automne de l'année précédente, lorsqu'il avait quitté le journal Le Matin, ne supportant plus de travailler auprès du directeur Bunau-Varilla dont il a été, un temps, secrétaire particulier 6.

Il commence à voyager, accompagne la valise diplomatique. Son travail au ministère, si prenant soit-il, lui laisse le temps de terminer L'École des indifférents 7. Il ne voit guère Lilita. L'année 1910 est faite de brèves

Simon le Pathétique, op. cit., p. 293.
 Philanthrope (1876-1959).

Lucien Bonzon, dans « Jean Giraudoux », Cahiers Comædia – Charpentier, 1944.
 Lettre à ses parents, Cambridge, 8/9 octobre 1907. (B.N., Département des

Manuscrits; et J. Giraudoux, Lettres, op. cit., p. 127.)

d'Histoire littéraire de la France, 1983, pp. 715-724.

7. Grasset, 1911.

^{5. «} Le neveu de M^m Grancher habite un luxueux intérieur dans un des immenses dormitoires d'étudiants riches. J'ai fumé chez lui d'excellentes cigarettes de La Havane, importation directe [...] Il m'a montré des photographies de leur maison, qui est un palais, en m'invitant à en profiter, et d'un jeune chimpanzé que sa mère ne quitte jamais et qui vient avec elle à New York, et en Égypie, et en Europe. » (Lettre à ses parents, Cambridge, 20 novembre 1907. B.N., Département des Manuscrits; et Ibid., p. 139.)

6. Brett Dawson, « De Harvard au quai d'Orsay (avril 1908-juin 1910) », dans Revue d'Illistic litteris le le la constant de la c

rencontres et de longs silences. Lilita est malade au printemps. La rougeole la contraint à garder la chambre. Après l'été passé à Cambo, elle part pour plusieurs mois à La Havane, de décembre 1910 à avril 1911 1. Enfin elle est plus souvent aux côtés de Louis Pasteur Vallery-Radot lors des derniers instants de Mme Pasteur, sa grand-mère, le 23 septembre 1910, et dans les moments officiels qui suivent la mort de cette dernière². Elle fait presque partie de sa famille. N'est-elle pas la fiancée de Louis, filleul de Joseph Grancher, depuis l'été 1910 3? Elle rompra moins d'un an après ces fiancailles officieuses; tout en restant proche de lui, elle ne se sent pas prête à s'engager: « Louis, comprenez-vous toute la gravité de ce mot? Vous allez être mon unique espérance, toute mon espérance. Lorsque je vous aurai épousé, je ne pourrai rien attendre de la vie en dehors de vous. Si vous me faites défaut, si vous n'êtes pas à la hauteur de mes plus beaux rêves, je serai malheureuse - et malheureuse sans espoir - sans lumière à l'horizon et malheureuse dans le noir d'une nuit éternelle [...] Mon Dieu, ayez pitié de moi, ayez pitié de nous. » (Carnet, 8 mars 1911.) Lorsqu'elle revient de La Havane, elle est donc libre.

L'élève vice-consul Giraudoux s'attache de plus en plus à elle. Elle accepte qu'il soit à ses côtés lorsqu'elle va assister sa tante dans l'administration de l'Œuvre Grancher, fondée par son oncle en 1903, pour aider à soigner les jeunes tuberculeux. Elle va régulièrement suivre au Collège de France le cours de Bergson, avec quelquefois Yvonne Redelsperger. Jean attend patiemment à la grille du Collège. Elle fréquente assidûment les milieux mondains, artistiques et littéraires; familière de M^{me} Muhlfeld rue Georges-

^{1. «} Mamam me permet de partir pour New York. J'irai donc revoir mes amies américaines avant d'aller à Cuba. C'est de La Havane que je reviendrai à Paris en avril. » (Carnet, 18 novembre 1910.)

^{2. «} Suivi le corps de M^{me} Pasteur à la crypte. Pendant quelques instants j'ai prié intensément près du cercueil. Je me sentais tout près des deux qui reposent là. J'ai demandé à M^{me} P. de m'apprendre à aimer son petit-fils comme elle a aimé M. Pasteur, à le rendre heureux comme elle a rendu heureux son mari. » (Carnet, 27 septembre 1910.) Le lendemain elle assiste à l'Institut Pasteur au défilé, puis à la messe rue Dutot. « Pleuré tout le temps de la cérémonie. Voilà que j'aime vraiment à présent M^{me} Pasteur et elle ne sera jamais ma grandmère. Jamais je n'irai dîner à l'Institut Pasteur auprès d'elle le Dimanche soir. Jamais plus elle ne m'embrassera. » (Carnet, 28 septembre 1910.)

elle ne m'embrassera. » (Carnet, 28 septembre 1910.)
3. «Une jeune fille brune venue " des îles", jeune fille que j'aimais et que j'allais épouser, m'écrivit " qu'il lui fallait encore réfléchir." » (Louis Pasteur Vallery-Radot, Mémoires d'un non-conformiste, Plon, 1970, p. 104.)

Vile - où Giraudoux ne semble pas admis -, elle visite régulièrement les Galeries Georges Petit, rue de Sèze, où il court - à sa demande - admirer les impressionnistes. Avec lui, régulièrement, elle se promène aux environs de Paris : Marly-le-Roi, Versailles; le soir les ramène souvent au concert ou au théâtre: Lilita apprécie Wagner et Debussy, les Ballets russes ou les lectures de Claudel par Copeau. Pourtant elle ne lui a pas laissé beaucoup d'espoir. À la fin de l'année 1911, il s'était risqué à écrire à Yvonne 1 pour lui ouvrir son cœur et demander conseil. On ne connaît pas les résultats de cette démarche, mais on les devine lorsqu'on sait qu'Yvonne se précipite auprès de son amie pour se faire dicter la réponse : « Lu la lettre qu'a écrite G[iraudoux] à Y[vonne]. Il faut entre nous une entière confiance. Il a le droit de savoir. Elle lui dira tout – simplement – sans détail ². » La détresse de Jean le rapproche de Louis Pasteur Vallery-Radot qu'il rencontre souvent. Est-il au courant du désespoir de ce dernier? des incertitudes du cœur de Lilita qui dans son carnet note qu'elle rencontre Louis presque chaque jour rue Beaujon, à l'hôpital ou rue Saint-Dominique chez lui 3?

Petits bleus, courts billets, longs messages, jusqu'à trois fois par jour, jalonnent l'année 1912 4, cette année « débordante et incertaine 5 », fleurie de bouquets envoyés anonymement : « Chaque semaine, elle devait pourtant deviner de qui, Anne recevait un bouquet de fleurs blanches piquées d'une fleur pourpre 6. » La dernière lettre de 1912, écrite à Cusset où Jean traditionnellement a retrouvé les siens pour les fêtes de fin d'année, est très émouvante. Elle se termine, comme elle a commencé, par un laconique « je vous aime » qui ne rencontre aucun écho, mais qui transposé dans le

^{1.} Voir Annexe, p. 221.

^{2.} Carnet, 20 décembre 1911.

^{3. «} Encore sangloté l'un contre l'autre désespérément comme si une force inconnue voulait nous arracher l'un à l'autre. Comment puis-je l'aimer autant et pourtant pas assez pour l'épouser. Nous avons vraiment songé sérieusement à mourir ensemble, puis le ridicule de la chose m'a frappée: nous tuer quand rien ne nous sépare, quand rien ne nous oblige à rester ensemble. Je crois que Jean, en bas a dû le voir descendre du salon. » (Carnet, 2 juillet

^{4. «} Je la voyais presque chaque jour. Nous ne parlions guère que de nous; ou plutôt chacun ne parlait guère que de soi, et découpait sans réserve dans un passé dont l'autre ignorait tout. » (Simon le Pathétique, op. cit., p. 325.)

^{5.} Simon le Pathétique, op. cit., p. 364.

^{6.} Ibid., p. 331; « Des roses blanches et un æillet rouge. Sa tendresse est compréhensive. » (Carnet, 9 juillet 1912.)

roman devient « Anne, je souffre 1 ». Et l'auteur plus encore de ne pouvoir mener à bien ce livre par lequel il a voulu lui rendre hommage. Son inspiration est nulle, et la tristesse de sa vie l'engage peu au travail de l'écriture.

Ce roman, qu'il commence à rédiger durant l'été 1911 au château de Feugerolles près de Caen, loué par les parents de Paul Morand, est très autobiographique². Après Jacques, Bernard et Manuel, les trois indifférents, voici, avec Simon, le portrait du jeune homme pathétique. Lilita avait commenté les trois nouvelles de L'École des indifférents, puisque dans ces premières lettres du printemps 1910, dont le ton est encore solennel, Jean y fait allusion. Est-il le modèle de Jacques l'Égoïste, comme elle le sous-entend? En guise de réponse, ce qui est rare pour Giraudoux, il explique le plan de ce « miroir à trois faces », l'égoïste, le faible et le paresseux.

Parmi leurs contemporains, des critiques littéraires avaient eux aussi saisi ces correspondances. « Dans L'École des indifférents et dans Simon le Pathétique, M. Giraudoux, détachant des parties de lui-même, leur donnait une liberté dont elles se grisaient comme d'un Vouvray doré [...] Sous ces prénoms à épithète, il s'était dit lui-même 3. » Simon, il est vrai, ressemble à s'y méprendre à Jean dont il n'est pourtant que le reflet stylisé; bien que l'apport de l'autobiographie prédomine encore, la recomposition est évidente dans ce roman où le thème du sosie est un thème récurrent et qui semble avoir été, pour son auteur à la plume réputée facile, malaisé à mener à bien. Des ébauches aux jeux d'épreuves corrigées, particulièrement travaillées, métamorphoses et dédoublements se sont succédé. L'héroïne a plusieurs fois changé de nom : Suzannah est devenue Suzanne, Laure jusqu'en 1913, puis Anne. Cet imbroglio est dénoué en partie par la lecture des lettres de Jean et des carnets intimes de Lilita. Ces documents, reflets fidèles des événements vécus par les deux protagonistes dans ces années 1910-1913, sont en quelque sorte la face cachée de Simon.

1913 est une année charnière puisque Jean n'est plus seul. La rencontre avec Suzanne est décisive, même si cette liaison connaît au début quelques

- Jeu d'épreuves corrigées. B.N., Département des Manuscrits.
 Paul Morand, Souvenirs de notre jeunesse, op. cit., p. 45.
 Albert Thibaudet, « Le Voyage intérieur » dans La N.R.F. du 1^{er} septembre 1921.

balbutiements car Jean aime encore Lilita. En janvier 1, il a fait la connaissance, chez le peintre Baragnon, de Suzanne Boland. Elle est grande et belle, mariée au lieutenant Pineau dont elle a deux enfants. Jean doit à leur liaison d'être provoqué par le mari en duel 2 « qui, finalement, n'eut pas lieu mais qui n'en eut pas moins un rôle capital, par ses suites 3 [...] ». Paul Morand et Philippe Berthelot avaient été choisis comme témoins.

Jean commence à moins voir Lilita. Elle le note. Elle-même a d'autres préoccupations amoureuses qu'il va brutalement découvrir. Rentrant, le 16 mai 1913, de Constantinople, il ignore que Lilita vient d'être opérée dans les jours qui précèdent. L'émotion est forte lorsqu'il se précipite à son chevet dans la clinique de la rue Bizet. Il y retourne le lendemain, mais ce jour-là elle a reçu avant lui un visiteur attendu avec impatience, André, l'homme qu'elle aime, qu'elle retrouve souvent dans son petit appartement quai d'Orléans, où Jean Giraudoux ne sera jamais reçu, dont il ignore probablement l'existence. Lorsque Jean arrive, elle est encore troublée de cette visite et ses propos trop volubiles, ses gestes trop familiers trahissent ce sentiment qu'elle a jusquelà su tenir secret.

Jean ressort de cette chambre un peu hagard, erre dans le jardin de la clinique; rentré chez lui, il finit peu à peu par comprendre : « l'étais heureux,... Je le fus toute la nuit encore. Car à l'aube seulement me vint la pensée qu'autour de moi Anne distraite, qui m'embrassait ainsi à tout propos, qui me disait avec calme, et comme des formules, ces mots passionnés, continuait machinalement tous les gestes d'un ancien amour 4! » Ces lignes ont été supprimées dans un jeu d'épreuves corrigées postérieur et dans l'édition définitive, de même que celles où Anne dans son émotion se trompe de prénom en s'adressant à Simon: « - Jean, murmurat-elle, je vous aime. Jean?... Je ne dis rien, je ne bougeai pas; je feignis d'accepter ce nouveau prénom. Mais soudain, éveillée, elle rougit; elle ne chercha pas à me tromper; elle ne me dit pas, pour

^{1. «} Deux ans et un jour, Suzanne, depuis que votre vie s'est approchée de la mienne et m'a pris. » (Jean Giraudoux, lettre à Suzanne Boland, 7 janvier 1915. B.N., Département des Manuscrits.)

Voir lettre nº 111, note 2.
 Paul Morand, Souvenirs de notre jeunesse, op. cit., p. 47.
 Simon le Pathétique, jeu d'épreuves corrigées (B.N., Département des Manuscrits).

me faire croire à quelque jeu : - Pierre, je vous aime. Jacques, je vous aime... Elle s'écarta [...] » Ces quelques passages, que seuls ont conservé certains avant-textes, témoignent de l'influence constante de la réalité sur la fiction 1.

Cette situation pousse Giraudoux à rechercher l'inspiration perdue auprès de Suzanne qu'il soumet de façon fétichiste aux mêmes rites : ils se promènent dans les lieux liés au souvenir de Lilita, comme s'il voulait retrouver dans le bonheur les instants malheureux vécus jusqu'alors.

« Vous êtes blanche et noire » écrit Jean à Lilita, et à Suzanne : « grande, sérieuse, blanche ² ». « Vous êtes grande, belle, blanche ³ » écrit Simon à Anne. L'héroïne n'est plus calquée sur un seul modèle. Laure qui deviendra Anne, si proche de Lilita, a désormais des points communs avec Suzanne. Le roman qui s'enlisait connaît un renouveau d'action.

C'est Suzanne qui est la confidente dès août 1913: « Mon roman marche à pas de géants. Un pas, une page à peu près par jour. J'ai débaptisé mon héroïne. De Laure, je l'ai appelée Anne. Je la fais moins parfaite. Je l'aime mieux 4. »; et de Cusset, à la fin de l'année, il ajoute: « Je vais me mettre demain à mon roman pour finir enfin quelques chapitres et vous les lire à mon retour 5. »

Juste avant le début de la guerre, il annonce la fin du roman qui semble lui peser 6. Et, entre deux campagnes ou pendant sa convalescence à Hyères,

- 1. « Revu Jean très ému de n'avoir rien su, d'être parti en ignorant mon opération. Le soir reçu la petite cassette de Constantinople, les pensées, les cerises, le petit livre, les bonbons et les cigarettes. » (Carnet, 16 mai 1913.)
- « À midi et demi. Sa visite enfin. Émotion indicible, inexprimable, puis un grand calme. Lui ai raconté pêle-mêle mes angoisses, ma longue attente.
 - A 6 h. visite de Jean. J'étais très distraite [...] » (Ibid., 17 mai 1913.) 2. Voir lettre nº 95, et Annexe, p. 226. 3. Anne chez Simon, Émile-Paul, 1926, p. [12].
- 4. Lettre à Suzanne Boland, 12 [août 1913]. B.N., Département des Manuscrits; et Jean Giraudoux, Lettres, op. cit., p. 175. Nous avons suivi pour la datation Brett Dawson qui prépare une édition de ces lettres à Suzanne.
- 5. Lettre à Suzanne Boland, [29 décembre 1913]. B.N., Département des Manus-
- 6. « Je travaille lentement à mon roman et aurai à ma rentrée achevé le brouillon des deux derniers chapitres. J'ai toujours hâte de commencer autre chose, et cette hâte me ralentit beaucoup. De l'Opinion [qui avait publié les premiers chapitres en pré-originale], on me laisse sans nouvelles, sans épreuves et je ne sais pas comment seront maltraités les chapitres

il mentionne « ce vieux bout de roman » 1 ou « ce malheureux Simon 2 » qui sera publié en 1918 avec la mention finale « Paris 1913 ». Mais le texte a été et sera remanié 3 : en 1918, le nom d'Anne a été remplacé dans certains chapitres par celui d'Hélène et de Gabrielle; dans les éditions de 1923 et de 1926, Anne s'impose à nouveau. Dans ces trois versions, un chapitre a été supprimé qui figurait encore sur les jeux d'épreuves corrigées. Il sera repris à part en 1926, dans une édition quasi confidentielle, sous le titre Anne chez Simon. Le même texte, intitulé « Sérénade 1913 », figure en 1932 dans le recueil La France sentimentale 4. Cette année 1913 voit aussi la fin de la correspondance régulière avec Lilita; la carte postale de septembre a valeur de symbole 5: Giraudoux a « trouvé » le bonheur.

La guerre sera l'occasion de quelques échanges entre l'infirmière de la Croix-Rouge, à Gray en Haute-Saône, et l'écrivain qui s'illustre de plus en plus au combat; l'Alsace, l'Aisne, les Dardanelles lui valent d'être décoré et écarté du front où il a plusieurs fois risqué sa vie. C'est par Suzanne que Lilita apprend sa première blessure, alors qu'elles ne se connaissent pas 6. De ses missions au Portugal et à Harvard il écrit à son amie. Il n'oublie pas lors de permissions à Paris de la retrouver, comme avant 1914, au « petit thé mauve de l'Odéon », au Bois. « Il cache ses blessures, écrit-elle, comme d'autres cacheraient une tare 7. » Elle le compare à ceux de leurs amis communs qui ne sont pas au combat: « Sale impression d'être au milieu d'embusqués [...]. Leur littérature et leur raisonnement du fond de leur fauteuil 8. »

Elle connaît elle-même de longs moments de désespoir : « Parfois, assise au coin du feu seule, si seule, je me demande: Est-ce bien moi qui

à venir [...] Je vous enverrai de Vichy ou de Paris les membres épars de ce pauvre Simon. » (Lettre à Suzanne Boland, Cusset, 28 juillet 1914. B.N., Département des Manuscrits.)

1. Lettre à Suzanne Boland, [6 juillet] 1915. Idem.

2. Ibid., [août 1915]. Idem.

3. Voir, pour toutes les étapes de la genèse et les différentes versions, l'introduction de Guy Teissier (Œuvres romanesques, tome 1, op. cit.)

4. Grasset, 1932.

- 5. Voir lettre nº 121.
- 6. Giraudoux avait recommandé Suzanne à Lilita et lui avait communiqué son adresse. Voir lettre nº 122.
 - 7. Carnet, 11 septembre 1915.
 - 8. Ibid., 13 septembre 1915.

suis là, dans cette ville étrangère? Est-ce bien moi?... Et comment aurai-je le goût de vivre l'heure qui va suivre - et d'autres heures, et toutes celles qui m'attendent encore? Quelle usure que cette guerre 1. »

En 1917, Lilita regagne Paris et Suzanne, qui l'a assistée au moment cruel de la mort de Jean Abreu, devient à son tour familière de la rue Beaujon. Au retour d'Harvard de Giraudoux, Lilita retrouve l'une ou l'autre, voit les deux ensemble. Elle court les antiquaires avec Suzanne, déjeune avec Jean, dîne avec eux. Elle note que, lors des absences de Suzanne, lui est de nouveau « disponible 2 ». Attachée ailleurs, elle n'en est guère troublée.

Après la guerre, Giraudoux devient un personnage au Quai d'Orsay; il continue de publier 3 et, après des livres où « il était sorti de lui-même 4 ». il entreprend « un voyage comme Amica America, mais un voyage dans un monde intérieur 5 ». Ce roman, qu'il écrivit en janvier 1919, est inspiré de Suzanne et lui est dédié 6 : « J'ai commencé un roman. Je devrai vous interviouwer car vous êtes l'héroïne. » Il s'agit de Suzanne et le Pacifique 7, où la protagoniste retrouve Anne et Simon et d'où l'auteur n'est pas absent (« Je me suis mis au second chapitre de Suzanne que je lance à Paris dans une histoire louche 8. »)

Le 29 décembre 1919 naît Jean-Pierre, son unique fils et qui lui sera particulièrement cher; contrairement à une méchante légende, Jean Giraudoux n'est pas près de Suzanne mais ne lui a pas préféré la compagnie de Lilita – laquelle assistait avec son cousin à un concert de chœurs ukrainiens 9. En 1921, et à quelques jours d'intervalle, Lilita épouse Adal Henraux le 22 janvier et Giraudoux Suzanne, enfin libre, au début du mois de février.

- 1. Ibid., 20 décembre 1915.
- 2. « Défleuné] avec [[ean] Giraudoux. Parce que Suz[anne] est garde malade auprès de sa sœur, lui se sent en quelque sorte " disponible ". Trouble. » (Carnet, 14 mars 1918.)
 3. Lectures pour une ombre, Émile-Paul, 1917; Amica America, Émile-Paul, 1918;
- Adorable Clio, Émile-Paul, 1920.
 - 4. Albert Thibaudet, article cité.

 - 6. Lettre à Suzanne Boland, 19 janvier 1919. B.N., Département des Manuscrits.
 - 7. Émile-Paul, 1921.
 - 8. Lettre à Suzanne Boland, juillet 1919. B.N., Département des Manuscrits. 9. Sa dernière rencontre de Giraudoux datait du 27 décembre.

Leurs relations, désormais, seront amicales et courtoises. Ainsi Giraudoux assiste-t-il aux séances de pose de Lilita, au 33, rue de l'Université en juillet 1935, pour le peintre Vuillard 1 qui, en 1926, avait exécuté un fort beau pastel de Giraudoux 2.

Lilita vit alors l'une des aventures les plus passionnées de son existence aux côtés d'Alexis Leger 8 depuis 1932, l'année même où paraît, dans La France sentimentale 4, « Sérénade 1913 ».

Giraudoux meurt en janvier 1944, seul dans une chambre d'hôtel. Lilita est loin de Paris, en Amérique où elle est allée retrouver Alexis Leger dès 1941. Elle vit des moments misérables et difficiles, dans un quartier pauvre de Washington, auprès de celui qui se consacre désormais à son œuvre et à qui elle inspire, en 1942, le magnifique Poème à l'Étrangère qu'elle reçoit comme un don d'adieu.

Revenue à Paris en 1947, après son divorce, elle choisit de partager son existence entre la France et Cuba, où elle se trouve le 1er juillet 1951 quand Bellac, sa ville natale, rend à Giraudoux un solennel hommage. Dans la solitude de sa chambre, elle recherche la présence de Jean. « Merci pour le programme de Bellac, écrit-elle à Frédérique Vaudoyer le 1er août 1951. Comme j'aurais voulu y aller avec toi. La grande photo de Jean que j'ai pu obtenir à New York est sur un meuble en face de moi – et me tient tristement compagnie 5. »

Dans les dernières et sombres années de sa vie – elle mourra en 1955 veillée par Louis Pasteur Vallery-Radot -, elle a peut-être parfois pensé à cette période de Noël 1912, lorsqu'elle était jeune et que Giraudoux la courtisait: « Je ne l'aimerai jamais – c'est malheureux. Il est celui qui

^{1.} Voir Édouard Vuillard, « Carnets » (Bibliothèque de l'Institut, Ms 5398 Supp.). Le portrait de Lilita est reproduit en frontispice de Saint-John Perse, Lettres à l'Étran-

^{2.} Portrait de Linta est reproduit en nontispice de Saint-John i cise, Leures à l'Estangère, op. cit. (Madame A.S.H., huile sur toile, 103 x 105 cm).

2. Portrait de Jean Giraudoux (pastel, 60 x 70 cm).

3. C'est Alexis Leger, alors secrétaire du Quai d'Orsay, qui appuiera en 1934 la nomination de Giraudoux, ministère plénipotentiaire, pour le poste d'inspecteur des Postes diplomatiques et consulaires (ministère des Relations extérieures, archives de la Direction du personnel Note du Sarvice du personnel portant au verso et en la Direction du personnel. Note du Service du personnel portant, au verso et en conclusion, quelques lignes autographes de Leger).

^{4.} Op. cit.

^{5.} Lettre à Madame Jean-Louis Vaudoyer. B.N., Département des Manuscrits.

me rendrait heureuse ¹. » Il lui parlait de ce livre qu'il écrivait pour elle, « de Simon et de Suzanne ² ».

Au dernier chapitre de ce roman que fut leur histoire, s'ajoute un autre épisode, celui des retrouvailles de l'héroïne et de l'homme qu'elle a jadis repoussé. Mais Simon est absent de ce nouvel épilogue où triomphe le Pathétique. C'est Jean qui remporte l'ultime victoire. Hier, il lui était indifférent. Aujourd'hui, à l'heure de la solitude et de la mort, son seul souvenir lui est un réconfort: « Vais-je l'aimer? Demain tout recommence ³... » Ainsi se termine la véritable histoire de Simon le Pathétique.

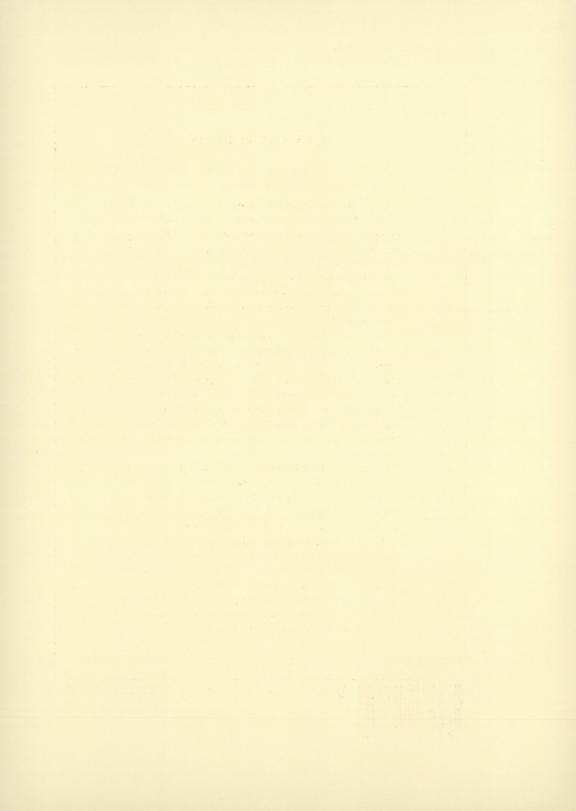
Mauricette Berne

Conservateur au Département des Manuscrits de la Bibliothèque nationale.

^{1.} Carnet, 23 décembre 1912.

^{2.} Ibid., 25 décembre 1912.

^{3.} Simon le Pathétique, op. cit., p. 396.



JEAN GIRAUDOUX

Lettres à Lilita

En 1910, Jean Giraudoux, vice-consul au ministère des Affaires Étrangères, collaborateur de La Nouvelle Revue Française et auteur déjà confirmé, rencontre Lilita Abreu, la jolie Cubaine dont Morand écrira que « tout le clan naissant de la N.R.F. était épris ».

C'est le début d'une passion, non partagée, et d'une longue et abondante correspondance dont ne subsistent que les cent soixante lettres et billets de Giraudoux entre 1910 et 1928.

Écrivant sans apprêt et sur le ton familier de la conversation, il mêle aux déclarations d'amour des souvenirs d'enfance et d'adolescence inédits, des commentaires sur le milieu littéraire d'alors, voire sur la genèse de certaines de ses œuvres, et fournit, au fil du récit de ses années de guerre, de précieux renseignements biographiques. Il est vrai aussi que l'histoire de Simon le Pathétique a bien pour initiatrice, en 1911, cette jeune femme de qui il ne sut se faire aimer.

Ces lettres, laconiques ou drôles, pudiques, souvent pathétiques, tendres ou passionnées, constituent involontairement et tout à la fois le meilleur laboratoire des romans de Giraudoux et le plus juste de son autobiographie, ou du journal qu'il s'est toujours refusé à tenir.

À défaut des réponses de Lilita (dont elle exigeait de leur destinataire qu'elles fussent détruites), ses propres carnets intimes font souvent écho à la correspondance de Giraudoux. Elle fut bien cette femme hors du commun dont le destin, quelques années plus tard, devait croiser celui d'Alexis Leger jusqu'à l'accompagner dans son exil américain et lui inspirer le Poème à l'Étrangère.



89-XI A 71775 ISBN 2-07-071775-5 115 FF to